

» le sollicite. Mais est-ce bien à moi à  
 » vous le dire? Qu'imaginerais-je de gé-  
 » néreux qui vous fût nouveau, ainsi  
 » qu'à celui dont le caractère brille en  
 » effet et en toute justice dans les annales  
 » publiques, ou les actes privés de nos  
 » affaires et de nos temps?

» J'ai eu l'honneur d'écrire directe-  
 » ment à ce sujet. Mais ma lettre aura-  
 » t-elle atteint l'auguste personne à la-  
 » quelle j'avais osé l'adresser? Je vous en  
 » envoie une copie, pour y remédier,  
 » s'il y avait occasion : elle vous expri-  
 » mera mieux que je ne saurais vous le  
 » dire la nature de mes soins, celle de  
 » mes vœux, de mes efforts, de mes es-  
 » pérances. Vous y verrez que la politique  
 » est en dehors de toutes mes pensées ;  
 » que l'humanité, la morale et les affec-  
 » tions du cœur sont tout ce qui m'a-  
 » nime, tout ce que je poursuis, tout ce  
 » que j'invoque. Ces sentimens sont faits  
 » pour être accueillis par vous, et pour  
 » être bien reçus de celui aux pieds du-  
 » quel j'ai cherché à les faire parvenir.  
 » Je m'autoriserai des droits qu'ils doi-  
 » vent avoir sur votre cœur, pour vous  
 » supplier de me faire parvenir ce que  
 » j'en dois espérer, ou de me guider dans

» une meilleure route, s'il y avait lieu,  
 » pour arriver à me faire entendre. Le  
 » respect m'empêche de profiter de la  
 » circonstance favorable pour chercher  
 » à m'approcher; mais si je venais à ap-  
 » prendre qu'il ne fût pas impossible  
 » d'être admis à une auguste présence,  
 » j'y traînerais avec joie et confiance ma  
 » débile et défaillante existence. Tout  
 » travail m'est interdit : les souffrances  
 » de ma tête ne me permettent aucune  
 » occupation suivie; et c'est mon plus  
 » douloureux tourment. Mon cœur est  
 » plein de sentimens et d'efforts qu'il  
 » me devient impossible de mettre en  
 » pratique.

» Daignez agréer, etc.

» Le comte de LAS CASES. »

Enfin, il n'est pas jusqu'aux talens  
 étrangers que je ne cherche à sti-  
 muler, et dans le nombre des voix qui  
 s'élevèrent alors, la brochure d'un cé-  
 lèbre publiciste allemand attira assez les  
 attentions supérieures pour servir de  
 prétexte à machiner les entraves à la  
 liberté de la presse.

Quoi qu'il en soit, le congrès se finit,  
 et pas un mot ne sortit en faveur de  
 Napoléon; en cette occasion ni dans

aucune autre je n'eus jamais la moindre réponse à une seule de mes lettres; et s'il me fut insinué parfois quelque chose indirectement et avec mystère, je dus m'en défier comme d'un piège tendu à ma personne, ce qui eût été peu, ou à ma cause, qui était tout pour moi.

Ainsi, tous mes efforts furent vains, tous mes vœux furent trompés, tous mes soins furent perdus..... et on le laissa mourir!.... Au fait, que pouvait auprès des souverains, la vérité toute nue, sans l'entourage d'aucune adresse, ni l'alliance d'aucuns intérêts, contre les insinuations de méchants qui veillaient avec toute l'ardeur du fanatisme politique, celle des ressentimens privés et des appréhensions éventuelles? Ils firent si bien, que dans le conseil des Rois la crainte l'emporta sans doute sur la générosité. Ils démontrèrent combien l'intérêt était universel et rendait la victime redoutable; et il est vrai de dire, à la gloire des sentimens généreux, que l'opinion s'était prononcée partout avec une grande chaleur, non moins en Allemagne qu'en tout autre pays, et peut-être qu'à la réflexion des hauts personnages qui en furent les témoins, cette

opinion si bienveillante fit-elle beaucoup de mal à celui qu'elle voulait servir, comme s'il eût été dans la destinée de Napoléon que l'intérêt des Allemands lui devînt aussi funeste dans l'adversité, que leur animosité lui avait été fatale au temps de sa toute puissance. Au nombre des efforts pour maintenir la hideuse captivité de Napoléon, on a été jusqu'à supposer aux ministres anglais une basse intrigue, une indigne déception: on a voulu que, pour raffermir les souverains ébranlés, ils eussent forgé tout exprès un prétendu complot d'évasion. On s'est fondé sur l'à propos, l'éclat, la profusion avec laquelle l'arrivée du brick le Musquito fit répandre soudainement dans toute l'Europe cette nouvelle, qui, une fois qu'elle eut produit l'effet attendu, celui de contrebalancer la faveur de l'opinion, n'a plus donné lieu à aucune mention ultérieure, à aucun détail, à aucune confirmation quelconque; conjecture injurieuse, imaginée sans doute, et dans laquelle les ministres anglais ne sont probablement coupables que d'avoir donné lieu de les en soupçonner, par les nombreux antécédens

dans lesquels ils se sont dégradés en agissant contre Napoléon.

A mon chagrin vint se joindre encore la crainte de voir les anciennes vexations me relancer dans ma paisible solitude. Nous approchions du printemps de 1819; l'excellent grand-duc de Bade venait de mourir; ceux qui ne nous y aimaient pas, devenus plus forts par la circonstance, me firent signifier, à l'insu du nouveau souverain peut-être, que j'eusse à sortir des États de Bade. L'ordre ne me fut donné que verbalement, et l'on me dit même que je ne le recevrais pas autrement. Le motif de mon éloignement, disait-on, était l'intention de vivre en bonne amitié avec la France, et la crainte que mon séjour ne lui fût désagréable : c'était à faire rire de pitié. Je dédaignai, du reste, de dire que le ministère français avait trouvé bon qu'on me laissât en repos; l'intolérance d'opinion eût trouvé un autre motif tout aussi ridicule. Celui chargé d'exécuter contre moi voulut bien m'accorder quelques jours de préparatifs; mais j'étais à peu près comme le philosophe grec qui portait tout sur sa personne, et je serais

parti à l'instant de la notification même, si M<sup>me</sup> de Las Cases ne se fût trouvée avec une fluxion de poitrine qui la mettait en grand péril. J'assurai que je ne me donnerais que le temps de la voir hors de danger; et bien qu'on me donnât alors le conseil bienveillant de solliciter du gouvernement la permission de demeurer, je le dédaignai encore; et, à peu de jours de là, je me mis en route pour Offenbach où M<sup>me</sup> de Las Cases devait venir me joindre dès qu'elle serait en état de voyager.

Si je me trouvai si heurté de ce traitement inattendu, c'est que j'avais déjà oublié tous ceux dont j'avais été accablé par les autorités anglaises, et que, depuis plus d'une année que j'étais sur le sol allemand, je n'étais plus fait à de pareilles formes, que j'étais gâté, au contraire, par la faveur, l'intérêt et les égards dont je m'étais vu partout l'objet, même de la part de ceux d'une opinion contraire; et puis c'est qu'en sortant de Manheim j'étais loin d'être embarrassé sur un nouveau domicile : des amis, dans leurs bienveillantes précautions, avaient parfois pressenti divers gouvernemens voisins : j'étais assuré d'une

réception favorable dans plusieurs. Un des princes auquel on s'était adressé à cet égard, avait même répondu gaîment : « Oui, sans doute, qu'il soit reçu, et » bien traité. Loin de repousser un » homme de ce caractère, un prince qui » s'y connaîtrait devrait en faire vacciner » ses courtisans. » Toutefois, en m'étendant ici avec autant de complaisance sur mes succès, je ne dois pas non plus déguiser mes échecs. Par-ci par-là j'attraperais bien aussi mes petites mortifications, tout ne saurait être roses; et sans compter l'expulsion de Manheim, par exemple, dont il vient d'être question, on se scandalisait fort, dans un autre lieu, des égards qu'on montrait pour moi, étant, disait-on, un de ces misérables qui avaient arrêté le roi de France à Varennes, et qui, plus tard, avaient fait peut-être pis encore. Dans un autre endroit, un baron, qui donnait une grande soirée, racontait à ses invités qu'il avait enfin vérifié ce qu'était ce comte, ce conseiller d'État de Napoléon, dont l'arrivée avait fait tant de bruit dans la ville. Ce n'était, leur apprenait-il, que son cuisinier à Sainte-Hélène; et que n'ayant pas eu le moyen

de le solder en le congédiant, il l'avait, pour s'acquitter, créé comte et conseiller d'État. Si le baron croyait ce qu'il disait, assurément c'était un bon homme, et s'il ne voulait que le faire croire à ses convives, il devait les reconnaître pour de bonnes gens. Ce qu'il y avait de plaisant du reste, car il faut tout dire, c'est qu'en effet le cuisinier de Longwood avait passé il y avait peu de jours; et voilà pourtant comment naissent et croissent les anecdotes, les biographies de salon; et puis le diable ne les déracinerait plus.

Je pouvais rire de la méchanceté ou de la bêtise; leurs faits et leurs dires n'étaient que ridicules et grotesques; mais il se présenta une circonstance d'une haute nature qui eût pu m'affliger excessivement, si je ne savais combien l'erreur qui se presse autour des souverains peut altérer la justice de leurs jugemens. On m'assura que quelqu'un, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, se trouvant en mesure de toucher, vis-à-vis l'empereur Alexandre, l'affreuse situation de Napoléon, et s'étayant des récits authentiques produits par moi, ce prince avait répondu : « Il ne faut pas croire non

» plus tout ce que celui-là est venu nous  
 » débiter en Europe : c'est un intrigant. »  
 Comme on peut pourtant tromper les  
 princes, même les plus éclairés, ceux  
 qui se produisent davantage ! A moins  
 qu'il n'en fût ici comme de Napoléon,  
 qui employait parfois des expressions  
 fâcheuses avec des significations à lui,  
 et nullement injurieuses. Et puis, par  
 bonheur encore que j'ai déjà pour moi  
 le temps, ce véritable creuset des caractères :  
 des années se sont écoulées depuis,  
 et l'opinion unanime, j'ose l'espérer,  
 de tous ceux qui ont été à même de  
 me connaître ou de me suivre, me  
 justifierait assez d'une telle inculpation.  
 Un intrigant ! moi, qui ai épuisé sur un  
 roc toutes les vanités de ce monde ; moi,  
 qui dans les nues de Longwood, ai vu  
 toutes choses de si haut qu'elles sont  
 demeurées si petites à mes yeux ! Moi,  
 auquel qui que ce soit sur la terre ne  
 saurait plus aujourd'hui rien faire désirer !  
 Moi enfin qui, ne me regardant plus  
 comme de ce monde, ne puis avoir, et  
 n'ai en effet, d'autre ambition, tout au  
 plus d'autre vœu, que celui de Diogène :  
 Qu'on ne me gêne pas dans ma part  
 de soleil.

## DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH

JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

---

 Espace de plus de deux ans.
 

---

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée de  
 M<sup>me</sup> de Montholon en Europe. — Voyage à  
 Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaude-Fontaine,  
 à Sohan près Spa, à Anvers, à Malines. —  
 Mort de Napoléon. — Retour en France. —  
 Conclusion.

OFFENBACH est une jolie petite ville du  
 grand-duché de Darmstadt, située sur  
 le Mein, à deux lieues de Francfort. Je  
 m'étais établi, suivant ma coutume, dans  
 une espèce de petit ermitage : il était  
 sur le bord du fleuve, et à deux pas de  
 la ville.

Mes maux de tête, sous leurs divers  
 symptômes, ne m'avaient jamais quitté ;  
 à Manheim, j'avais éprouvé des douleurs  
 très-aiguës. Au bout de quelque temps  
 de séjour à Offenbach, mon incommodité  
 prit assez subitement un caractère  
 nouveau, insupportable, alarmant. C'est  
 alors que commencèrent un malaise uni-  
 versel, une débilité croissante qui, interdisant  
 l'emploi de toutes les facultés, ame-